

THÉÂTRE  
**DUNOIS**  
SCÈNE POUR LA JEUNESSE

# L'ENFANT QUE J'AI CONNU

**C<sup>IE</sup> Espace Commun**

Texte Alice Zeniter

Mise en scène Julien Fišera



Du 1<sup>er</sup> au 12 février 2022  
au théâtre Dunois – Scène pour la jeunesse

Dossier de presse – janvier 2022

**Contact :**

Laura Violette

Chargée de communication et relations presse  
01 45 84 39 24 · [lauraviolette@theatredunois.org](mailto:lauraviolette@theatredunois.org)

# L'ENFANT QUE J'AI CONNU

C<sup>IE</sup> Espace Commun

Texte Alice Zeniter

Mise en scène Julien Fišera

Du 1<sup>er</sup> au 12 février 2022

À partir de 15 ans · Durée 60'

**Une femme entre, prend la parole, se présente. Elle s'appelle Nathalie Couderc.**

Elle revient sur ce qui lui est arrivé récemment et qui l'a poussée à se réfugier dans un appartement de location à trente mètres de chez elle. Cédric, son fils âgé de dix-neuf ans, a trouvé la mort au cours d'une manifestation, à l'issue d'une altercation avec les forces de l'ordre. Le policier en question écope d'un non-lieu ce qui incite Nathalie Couderc à s'exprimer devant nous et à mettre des mots sur son parcours, et sur l'état insurrectionnel du pays.

Oscillant entre confession, cri de colère et adresse à un fils disparu, la parole se déploie. La situation offre à la mère l'occasion de sa propre prise de conscience, d'examiner le parcours militant de son fils et son cheminement personnel. Est-on toujours réellement en cohérence avec nos principes ? La violence est-elle évitable ? Quelle responsabilité avons-nous dans l'éducation de nos enfants ? Pas de cris, pas de larmes mais un point de vue concret et parfois amusé sur l'un des plus gros tabous de notre société.

mar 1<sup>er</sup> : 19:00  
mer 2 : 19:00  
jeu 3 : 19:00  
ven 4 : 20:00  
sam 5 : 20:00  
lun 7 : 19:00  
mar 8 : 19:00  
mer 9 : 19:00  
jeu 10 : 19:00  
ven 11 : 20:00  
sam 12 fév : 20:00

## DISTRIBUTION

**Anne Rotger** interprétation  
**François Gauthier Lafaye** espace  
**Jean-Gabriel Valot** création lumières  
**Nicolas Barry** collaboration artistique  
**Thierry Thieû Niang** collaboration chorégraphique  
**Benjamin Moreau** costumes  
**Jean-Gabriel Valot ou Vincent Perhirin** (en alternance) régie

## PRODUCTION

**Production** Compagnie Espace Commun  
**Coproduction** Le TAG / Amin Théâtre, théâtre Dunois, Fabrique de Théâtre / Site Européen de Création  
**Soutiens** Chartreuse de Villeneuve lez Avignon – Centre national des écritures du spectacle, Hublot Théâtre / Colombes, Théâtre de la Ville – Paris  
Un projet mené en partenariat avec l'Amin Théâtre – Le TAG  
**Accueil en résidence** Théâtre Paris-Villette, Les Tréteaux de France – Centre Dramatique National, La Fabrique de Théâtre de Bastia, Résidence Ferme du Buisson / Scène nationale de Marne la Vallée  
Alice Zeniter est représentée par l'ARCHE - agence théâtrale

## ENTRETIEN AVEC JULIEN FIŠERA

**Nicolas Barry :** Le premier titre du spectacle était *À nos enfants morts* : y a-t-il dans cette pièce une quête de réparation par la parole ? Quel est ce nous qui cherche à créer ce dialogue avec des enfants morts ?

**Julien Fišera :** Ce titre faisait référence à la forme littéraire du tombeau qui s'apparente à une déclinaison plus développée de l'épithète. De ce point de vue, je considère le théâtre comme un endroit de recueillement. Et non comme on le pense souvent le terrain privilégié de l'échange avec les fantômes. Je ne cherche pas à créer un dialogue avec des fantômes, mais au contraire que le public rencontre un texte porté par des personnages. Les personnages ne sont pas des représentants et encore moins des dépouilles, ils sont vivants au même titre que les spectatrices et les spectateurs ! Je tiens les spirites à bonne distance...

Je vise un théâtre qui nous engage, comme le trahit l'emploi du nous dans le titre *À nos enfants morts*. Il est question de l'enfant mort du personnage Nathalie Couderc et du coup du nôtre. Le public est invité à partager sa peine mais aussi sa lutte. En revanche, je me garde de tout universalisme : je ne vise pas l'universalisme, je m'attelle à ce que le combat des personnages fasse écho à mes propres combats. En tant que spectateur, je ne m'identifie pas au parcours d'une mère de famille qui pleure la mort de son fils, ce serait indécent, en revanche son combat peut faire écho aux miens.

Ce n'est pas une pièce qui cherche à réparer, elle cherche plutôt la mise en mouvement, à agiter nos cerveaux assoupis. La protagoniste n'est pas lavée une fois qu'elle a délivré ce qu'elle avait à délivrer, elle partage avec nous sa renaissance. Je ne crois pas que l'on sorte jamais réparé d'une salle de spectacle et je ne crois pas non plus à un théâtre qui parviendrait à reconforter une quelconque communauté en souffrance en réunissant dans l'assemblée des frères et des sœurs perdus de vue. Chaque individu formant l'assemblée théâtrale garde son autonomie de jugement, il serait dangereux de vouloir unifier nos points de vue, parcours et convictions personnelles.

**NB :** Quelle est l'importance de la question générationnelle dans ce spectacle ? Les violences policières ne sont pas spécifiquement dirigées vers les enfants ?

**JF :** La pièce reprend la figure récurrente au théâtre de la mère inconsolable. On s'appuie sur la puissance de cette situation de départ que l'on pourrait qualifier d'inégalable pour ce qui est de sa charge émotionnelle. Avec Alice Zeniter nous avons en tête cette phrase de Tchekhov évoquant le personnage de Lioubov dans *La Cerisaie* qui est elle aussi traversée par le sentiment de la perte : « Seule la mort pourrait calmer une telle femme. »

Dans nos premiers échanges avec Alice Zeniter je revenais souvent sur la nécessité d'une commotion : partir d'une émotion intense, sans fond, pour nous amener sur un terrain plus réflexif. Il ne s'agit pas d'opposer émotion et intellect, en revanche je crois qu'une prise de conscience peut être liée à un désordre ou un trop-plein émotionnel comme c'est le cas pour le personnage de Nathalie Couderc. Je constate que dans nombre de pièces que j'ai mis en scène ces dernières années, il est question de génération et de transmission.

J'ai monté en effet plusieurs textes dans lesquels les enfants questionnent leurs parents sur les valeurs qui leur ont été inculquées et avec lesquelles les enfants se sont construits. Or aujourd'hui avec cette pièce je renverse le rapport : la disparition brutale du fils amène la mère à s'interroger sur ses propres valeurs.

Quant aux violences policières elles sont une réalité mais aussi un risque, une probabilité, dont nul ne peut aujourd'hui se dire à l'abri. Les forces de l'ordre font de nous leurs enfants, elles se comportent comme des individus à qui on aurait confié la mission de prendre en charge notre dressage. L'arrestation et la « mise au pas » des jeunes les mains sur la tête à Mantes-la-Jolie en décembre 2018 a révélé au grand jour cette injonction inconsciente.

Lorsque les forces de l'ordre abattent Cédric, ce que la pièce raconte c'est comment l'État cherche de manière désespérée à annihiler toute possibilité de changement. Si l'audace n'est en rien l'apanage de la jeunesse toutefois dans notre cas Cédric se battait pour que quelque chose change. Dans la pièce, le policier agit de manière délibérée. C'est intentionnel. Symboliquement le geste de tuer un jeune revient à empêcher toute possibilité de changement et l'apparition de quelque chose d'inédit.



**NB :** Vous mettez en scène une mère qui doit construire à la fois son image et son discours après avoir provoqué, avec sa prise de parole, une crise politique. Quelle place occupent les médias dans cette double crise individuelle et collective ?

**JF :** Ce n'est pas une crise politique, c'est une émeute. La pièce s'ouvre sur une France qui s'entre-déchire. Alice Zeniter met en lumière par le biais de cette fiction les dissensions qui parcourent la France aujourd'hui. Le climat ambiant est extrêmement violent, et à titre personnel, je pense que nous ne sommes pas à l'abri d'un soulèvement d'une partie de la population qui se sent écrasée, dominée, réduite à n'être rien et qui n'a rien non plus à perdre. Certains films récents comme *Les Misérables* de Ladj Ly se font l'écho de ce désespoir.

La pièce commence comme une répétition. Nathalie Couderc cherche à enregistrer une vidéo afin de reprendre le contrôle sur sa parole. La phrase de la mère : « Je ne savais pas qu'en France on pouvait tuer des enfants blancs. » reprise telle quelle dans les médias est l'étincelle qui embrase le pays. On peut imaginer que dans cette situation, cette femme devient la cible de pressions politiques l'invitant comme c'est le cas traditionnellement dans ce genre de situations explosives, à appeler au calme.

Alice Zeniter prend le contre-pied : dans cette pièce la mère n'est pas de nature à se taire, elle ne s'excuse pas, elle ne se cache pas derrière sa douleur. Sa douleur est action. En tant que metteur en scène de théâtre, je trouve que c'est une invitation proprement irrésistible.

**NB :** Le théâtre ne figure à aucun moment dans les références politiques (culturelles ou militantes) de la pièce, comment expliquez-vous cette absence alors même qu'il s'agit du media que vous choisissez pour traiter avec le champ politique ?

**JF :** Avec les différents collaborateurs de ce projet ce qui nous relie c'est plutôt le cinéma. Nos références sont rarement issues du répertoire dramatique. Des penseurs du politique, tels que Geoffroy de Lagasnerie ou Didier Fassin ont été des références pendant la création du spectacle. Nous considérons que le théâtre dans sa forme même est une chambre d'échos. Or vu de l'intérieur, le théâtre est rarement employé comme une tribune politique. Je constate que peu de directeurs ou directrices d'institutions recourent à cette fonction-là du théâtre. Le théâtre a pour eux davantage comme fonction de panser nos plaies et de nous réunir. Est-ce pour autant que moi, je brigue un théâtre politique ? Je ne sais pas.

**NB :** La formulation est au centre de l'écriture du texte, nommer correctement semble être le moteur de ce seul en scène : à quoi sert le langage dans la situation de cette femme, à apaiser ou à mobiliser ?

**JF :** Le personnage cherche à se justifier, à préciser sa pensée. Elle nous pose la question : « Vous êtes d'accord avec moi ? ». Je crois qu'en chemin elle nous aide à réfléchir et à prendre conscience de rapports de force. Elle nomme les non-dits et prend ce risque en toute conscience. En mettant des mots sur ce que nous n'osons pas penser, elle nous purge de cette part problématique de notre rapport au politique. Elle ne retire pas sa parole précisément parce qu'elle ne cherche pas à apaiser. Elle est sereine dans sa subversion. Comprendre, et je partage ce point de vue avec le personnage, c'est gagner en force. D'une certaine façon, Nathalie Couderc devient une super-héroïne. Elle dénonce une réalité, c'est-à-dire qu'elle dénonce un État qui a laissé cette situation pourrir.

Elle dénonce un racisme institutionnel, des forces de l'ordre inconscientes mais protégées, elle dénonce un système médiatique qui est une entrave à l'intelligence, elle dénonce un système éducatif qui laisse les jeunes dans l'inconnaissance, et elle dit enfin vous avez raison de vous soulever. Elle refuse d'être complice.

**NB :** Et le théâtre ?

**JF :** Pour revenir à ma réponse à votre première question, je rappellerai que mon théâtre vise la purgation des passions. Je n'ai pas peur de dire que je pratique un théâtre cathartique et mon geste est tout entier tendu vers cet objectif. Je représente souvent des parcours d'émancipation : des parcours qui libèrent les personnages et amènent par là les spectateurs à se mobiliser. Le spectateur doit quitter la salle en ayant une conscience renouvelée de ses chaînes et avec le désir de les rompre. Si je ne pratique en aucun cas un théâtre thérapeutique, je crois que le théâtre peut m'aider à résoudre des problèmes personnels et à trouver par moi-même des solutions. Le théâtre parce qu'il représente en acte l'infini des rapports entre les humains, est une source d'où peuvent jaillir une infinité de réponses.

Entretien réalisé par Nicola Barry en décembre 2019



## NOTE D'INTENTION D'ALICE ZENITER

Au départ – autant que je l'avoue – ce texte devait être tout autre. Il tournait autour de Cédric Herrou, de l'aide qu'il apporte aux migrants de la Roya et de ses condamnations judiciaires. Et pendant que Julien Fišera et moi discutons de cette idée, nous nous sommes posé la question suivante : est-ce qu'une pièce sur ce sujet pourrait faire changer d'avis un spectateur ou une spectatrice qui considérerait Herrou ou ceux qui mènent les mêmes actions que lui comme des criminels ? Et puis, cette question s'est ramifiée : Est-ce que nous avons, nous-mêmes, déjà changé d'avis après avoir vu un spectacle ? Ou lu un livre ? Qui avait été vecteur de changements d'opinions dans nos vies ? Quelle part de notre vision du monde avait été forgée par nos parents ? Et quelle part jugions-nous importante de transmettre aux générations nées après nous ?

Peu à peu, s'est imposée cette envie de parler d'une transmission qui sorte des schémas préétablis. D'abord parce que dans ce texte, c'est le fils qui apprend à sa mère quelque chose du monde et ensuite parce que cette transmission a lieu après la mort de l'enfant. C'est une transmission qui tient du puzzle : il faut rassembler les morceaux, les souvenirs, reprendre les lectures là où l'autre les a arrêtées, se rappeler les discussions d'avant... Dans la voix de la mère qui s'élève pour essayer de dire quelque chose après la mort, après la déflagration, il y a des chiffres, des odeurs, de la confiture, des acronymes, la tiédeur d'un petit corps blotti contre soi et des images regardées en boucle de voltigeurs.

Lorsque la pièce commence, Nathalie Couderc tente de filmer l'explication des propos qu'elle a tenus deux semaines plus tôt et qui sont accusés d'avoir provoqué une série d'émeutes : « Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs ». Je voulais que sa parole déborde rapidement le cadre qu'elle-même s'est posée, qu'elle jaillisse et qu'elle bute, qu'elle dérive, sursaute, se love sur elle-même, qu'elle puisse devenir à la fois tombeau du fils (dans la tradition du « tombeau poétique » tombé en désuétude) et récit de métamorphose de la mère. S'il y a métamorphose, c'est qu'après la perte brutale de Cédric – un arrachement d'une violence inouïe –, Nathalie a pu se débarrasser d'un certain nombre de choses et que cette façon de se délester est le contraire d'une perte. Elle s'est défait de fausses certitudes, de mensonges confortables, de liens sociaux artificiels et dans le questionnement qui est devenu le sien, dans ce déséquilibre, elle est en mouvement, dix fois plus vivante dans la lucidité et la douleur qu'elle ne l'avait été auparavant. C'est sa façon à elle de faire son deuil, en dehors des formes de rituel imposées. C'est une parole dérangeante, une parole qui me dérangeait même au moment de l'écrire.

Parce qu'à la question, « Est-ce que nous avons déjà changé d'avis après avoir vu un spectacle ou lu un livre ? », c'était la réponse que j'avais retenue avant de commencer à écrire : oui, quand une parole à priori outrancière, nous avait fait penser dans un sursaut « ça va trop loin ! » et qu'il avait fallu après nous demander pourquoi. Quand nous avons continué à dialoguer intérieurement avec une parole qui nous gênait, cherchant à comprendre pourquoi cette phrase suffisait à gripper la machine.

Alice Zeniter



## JULIEN FIŠERA · METTEUR EN SCÈNE

Né en Angleterre en 1978, Julien Fišera poursuit des études de théâtre et de littérature en France, en Angleterre et aux États-Unis. Julien s'intéresse de près aux écritures d'aujourd'hui et s'attache à développer un théâtre qui considère les spécificités de chaque texte comme autant de remises en question du plateau.

S'attachant à un théâtre ouvert à d'autres disciplines artistiques, Julien multiplie par ailleurs les collaborations en dehors du strict domaine théâtral : dans le champ de la danse contemporaine, du cinéma et de l'opéra contemporain avec notamment les compositeurs Pascal Dusapin et Vasco Mendonça. À la recherche d'approches nouvelles pour le texte, Julien se tourne régulièrement vers l'étranger : il dirige des stages au Mexique, au Brésil, au Maroc et aux États-Unis. En novembre 2013, il est invité par le Théâtre d'Art de Moscou – MXAT pour mettre en scène *Dom Juan* de Molière.

Depuis la création de la compagnie Espace commun en 2004, Julien a notamment monté des pièces de Philippe Minyana, Martin Crimp, Evgueni Grichovets, Harold Pinter, Lars Norén, Caryl Churchill, Jean Genet, Simon Stephens, Nicoleta Esinencu. Ces dernières années, la compagnie a notamment porté la création mondiale de la pièce *Belgrade* d'Angélica Liddell et aussi *Eau sauvage* de Valérie Mréjen. En 2017-2018, Julien Fišera accompagne le groupe Cheveu pour un opéra au théâtre Nanterre-Amandiers : *La Grande Montée* et met en scène *Une île* de Mariette Navarro et Samuel Gallet à la Comédie de Béthune.

La compagnie crée en novembre 2017 sa première écriture au plateau, *Opération Blackbird*, avec une équipe composée de comédiens sourds et entendants. En 2018, il met en scène et adapte pour le théâtre *Un dieu un animal* de Jérôme Ferrari. En mai 2021, la compagnie présente *Dans le cerveau de Maurice Ravel* à La Pop à Paris.

Depuis quelques années, la compagnie Espace commun commande des textes inédits aux écrivains Jean-Charles Massera, Philippe Minyana, Valérie Mréjen, Samuel Gallet, Jacques Albert et Alice Zeniter.

## ALICE ZENITER · AUTRICE

Née d'un père algérien et d'une mère française, Alice Zeniter est entrée à la Sorbonne Nouvelle en même temps qu'à l'École Normale Supérieure (Ulm). Elle a suivi un Master d'Études Théâtrales, suivi de trois ans de thèse durant lesquels elle a enseigné aux étudiants de Licence. Elle est partie en 2013, sans mener à bien son doctorat, pour se consacrer uniquement à ses activités artistiques.

Elle a vécu trois ans à Budapest, en Hongrie, où elle enseigne le français. Elle y est également assistante-stagiaire à la mise en scène dans la compagnie théâtrale Kreatakor du metteur en scène Arpad Schilling. Puis elle collabore à plusieurs mises en scène de la compagnie théâtrale Pandora, et travaille en 2013 comme dramaturge pour la compagnie Kobal't.

Alice Zeniter écrit pour le théâtre mais publie son premier roman, *Deux moins un égal zéro* (Éditions du Petit Véhicule, 2003), à 16 ans. Son second roman, *Jusque dans nos bras*, publié en 2010, chez Albin Michel, a été récompensé par le Prix littéraire de la Porte Dorée puis par le Prix de la Fondation Laurence Tràn.

En janvier 2013, elle publie *Sombre dimanche*, qui décrit la vie d'une famille hongroise et reçoit le prix du Livre Inter ainsi que le prix des lecteurs de l'Express et le prix de la Closerie des Lilas. Elle publie *Juste avant l'oubli* en 2015 qui obtient le Prix Renaudot des Lycéens 2015. Son roman, *L'Art de perdre* (2017), qui retrace, sur trois générations, la vie d'une famille entre la France et l'Algérie, a reçu de nombreux prix littéraires, dont le Prix Goncourt des lycéens. En 2020, elle publie *Comme un empire* dans un empire aux éditions Flammarion.

Alice Zeniter écrit pour le théâtre dont *Spécimens humains avec monstres* (2011), lauréat de l'aide à la création de Artcena, *Un ours, of course!*, spectacle musical jeunesse paru chez Actes Sud en 2015, *Hansel et Gretel, le début de la faim* (2018) et *Quand viendra la vague* paru à L'Arche Éditeur en 2019. En 2020, elle écrit et interprète *Je suis une fille sans histoire* créé à la Comédie de Valence – CDN où elle est artiste associée.

Alice Zeniter est également traductrice. Elle a notamment traduit Martin Crimp (*Des hommes endormis*, éditions L'Arche Éditeur) et Chris Kraus (*I love Dick* et *La fureur du monde*, éditions Flammarion).